

Siméon François BERNEUX, un saint sarthois, tonkinois, mandchou et coréen

1. 1814-1837 Enfance et jeunesse. Tours et détours d'une vocation

« Un petit jeune homme ». « Notre bon abbé Berneux fera un ecclésiastique distingué »



L'église st-Guingalois de
CHATEAU

Siméon François BERNEUX est né à Château-du-Loir le 14 mai 1814. Son père y était coutelier. La famille vivait assez pauvrement. Il était le dernier de 4 enfants, mais deux sont morts à 4 et 10 ans. La maison de son enfance existe encore.

Le premier témoin qui l'ait bien connu et lui ait survécu fut un prêtre, Julien Jacques NOUARD. Nommé vicaire dans la paroisse, il y rencontra, au « catéchisme », un enfant de 10 ans qui lui fit très vite forte impression :

« Je trouvai un petit jeune homme (...) lequel m'annonçait par sa figure distinguée d'excellentes dispositions. J'en fis un enfant de chœur, bien sage, et le modèle des autres. »

L'étonnante expression « petit jeune homme » résume alors tout à fait Siméon François. C'est un enfant comme les autres, mais avec une précoce maturité : intelligence vive, esprit réfléchi et appliqué, au point que le jeune prêtre en fait son adjoint auprès de ses camarades, lesquels ne se moqueront jamais de celui qui devenait « maître si jeune ». Ajoutons une foi fervente, qui ne venait pas du tout de ses parents, même si sa mère l'encourageait en cachette du père.

On ne s'étonnera donc pas qu'un appel intérieur à devenir prêtre l'ait habité dès ses 12 ans (l'âge, alors, de la 1^{ère} communion), qu'il révéla à son maître et confident. De là ce qu'il dira plus tard de lui: « C'est un prêtre qui m'a pour ainsi dire élevé ». Ils correspondront jusqu'à sa mort. Siméon François parti vers l'Asie lui écrit : « [vous êtes] « l'ami à qui je dois tout, à qui je dois infiniment plus que la vie, car qu'est-ce que la vie si l'on ne l'emploie pas à glorifier Dieu ? » Un tel accompagnement spirituel demeure une immense grâce pour l'Église, qui fait grandir et les accompagnateurs et les accompagnés.

2 collègues publics – Petit Séminaire – Grand Séminaire

Grâce au vicaire et à d'autres bienfaiteurs, l'enfant fut collégien sur place puis au Mans, où le niveau était bien supérieur. Un futur prêtre devait être un latiniste chevronné ! Brillant élève, Siméon François obtient enfin d'intégrer le Petit Séminaire, à Précigné, où la vie est rude, l'enseignement religieux très sévère. Il s'en défera beaucoup, mais pas totalement. Entré au Grand Séminaire, au Mans, les privations d'exercice physique et le régime d'études très confiné ébranlent sa santé. Il doit tout interrompre.

Précepteur – naissance d'une grande amitié

On lui trouve un emploi de précepteur dans deux familles successives. Il passe un an et demi chez la seconde, chargé de l'instruction du plus jeune fils, Henri de la BOUILLERIE, 12 ans. Leurs affinités de caractère (deux grands timides) les rapprochent. De 7 ans l'aîné, Siméon François devient pour Henri à la fois comme un grand frère et un père spirituel. Leur amitié durera également jusqu'à la mort du missionnaire, à travers une abondante correspondance.

Retour au Grand Séminaire – attrait pour deux vocations – tout sauf professeur de séminaire !

Au cours des trois dernières années avant l'ordination, nous voyons le jeune homme en recherche de modèles de vie de prêtre. Pour le supérieur et l'évêque, sa carrière est toute tracée : « Notre bon abbé Berneux fera un ecclésiastique distingué » comme professeur au Grand Séminaire. Or Siméon François ne s'y voit pas du tout ! Il se pose un temps la question de la vie monastique car Solesmes vient de rouvrir, il manque même de peu d'être harponné par un novice « chasseur de têtes » ! Puis, plus profondément, parce qu'il se sent une âme d'évangéliste, il est attiré par la société de missionnaires diocésains qu'est en train de fonder l'abbé Basile MOREAU, un de ses professeurs. Mais on lui fait admettre qu'il n'aurait pas les forces pour prêcher à longueur de semaines les missions projetées de paroisse en paroisse.

Il est ordonné sous-diacre en mai 1836, diacre en septembre, prêtre le 20 mai 1837. Tétanisé à la perspective de passer le reste de sa vie dans les livres, les classes et les murs d'un internat, il arrache à l'évêque, Mgr BOUVIER, un sursis d'un an comme vicaire à la paroisse d'Allonnes, bien au vert à l'époque et auprès de son curé, qui n'est autre que l'abbé Nouard ! Année précieuse pour discerner... (à suivre !)